

Le témoignage de Max Dreifuss

Camp de Gurs. Ce nom, pour le peu de nous qui le connaissaient avant le 22 Octobre 1940, devait être associé à une tragédie démesurément atroce ...

22 Octobre 1940. Les jours de fête juifs les plus importants étaient passés. Mon épouse et moi venions de recevoir depuis peu, après de longs efforts, nos papiers pour partir en Amérique du Sud.

Le 20 octobre 1940, nous nous rendîmes à Karlsruhe auprès d'une association d'aide, pour avertir nos parents à l'étranger et pour que nos places de bateau soient bien réservées pour novembre. Lorsque toutes les formalités furent accomplies, nous nous rendîmes, soulagés, vers la petite ville voisine d'Ettlingen, pour passer la nuit chez les parents de ma femme avant de rejoindre à notre logement de Freiburg. Mais tout se passa différemment.

Mardi matin, 22 Octobre. Nous étions en train de prendre le petit déjeuner. Nous entendîmes, devant la maison, des bruits de bottes et tout de suite après, on frappa à la porte. « Entrez ! ». Six gendarmes pénétrèrent les uns derrière les autres, et se plantèrent devant nous. Nous leur demandâmes ce qu'ils désiraient. Leur réponse nous ouvrit, par ces mots, un nouveau destin : « Nous avons une mauvaise nouvelle pour vous, vous devez vous préparer à partir, il faut être prêt dans une heure ». A nos questions : « Où allons nous ? Pourquoi ? » répondit un froncement de sourcils et la réponse, stéréotypée : « Ordre supérieur ».

Naturellement, mon épouse et moi, nous leur opposâmes un refus, en implorant les mains levées au ciel pour qu'ils nous laissent rejoindre notre maison de Freiburg. Mais nos questions et nos plaintes ne servirent à rien. Celui qui dirigeait les Gendarmes déclara seulement : « Cela ne sert à rien, préparez vous, dans une heure vous devez être prêt, toutes vos affaires rangées ».

En même temps, on nous signifia que tous les juifs étaient désormais susceptibles d'être transportés . Chacun devait prendre ce qu'il pouvait porter, et 100 Reich Mark. Surtout, nous devions prendre des vêtements chauds et à manger pour trois jours. Les gendarmes restaient là. Nous préparâmes nos affaires dans l'urgence et la précipitation. On prenait ce qui était à portée de mains. Au bout d'une heure et demie, nous avons quitté notre logement sous la surveillance de la police. Avec un couple âgé d'environ 75 ans, nous fûmes conduits au poste de police. Après des heures d'une angoissante attente, on nous conduisit, par camion, dans la soirée, avec d'autres habitants juifs de la petite ville, vers la gare de Karlsruhe. Là bas, ce fût un spectacle d'une indescriptible abomination. Des centaines de nos semblables se tenaient dans la rue, deux vieilles femmes en fauteuil roulant, des vieillards avec des baluchons sur le dos, des femmes avec des enfants et de vieux parents, tous s'agitant avec des regards effrayés. Qu'allait-on faire de nous ? Après avoir été tous comptés, nous dûmes accéder au sur le quai par une entrée secondaire. Dans un train, attendaient déjà nos co-religionnaires de l'arrière pays badois. A notre montée dans le train, ils nous accueillirent avec des regards chargés d'angoisse.

Après avoir trouvé tant bien que mal une place parterre, dans les couloirs, le train se mit en mouvement en direction de Freiburg. Nous atteignîmes la ville à 5 heures du matin, le jour suivant. Là aussi, les quais étaient remplis de bagages et de gens chargés de valises. La nouvelle se répandait : **nous allions être déportés vers la France**. A Breisach, nous traversâmes le Rhin. On fit halte ensuite à Mulhouse en Alsace. Là, l'argent que nous avions

pris fut saisi pour être converti en francs. Les policiers, en nous menaçant d'être exécutés, nous signifièrent que tout argent supplémentaire et tous les bijoux en or et en argent devaient leur être remis. Au même moment, une lueur d'espérance apparut, on nous servit une bonne soupe avec du pain pour chacun, à volonté.

Après une demi-heure, accompagné de pelotons de surveillance, le train se mit en marche en direction de la frontière française. Nous traversâmes la vallée du Rhône jusqu'à la ligne de démarcation, que nous avons franchie au matin du 24 octobre. Nous pûmes constater que la surveillance allemande avait laissé place à la surveillance française. Avec ce changement, s'interrompit l'ordre incessant de fermer les fenêtres et les pas, pour nous toujours plus effrayants, des soldats allemands. Par Lyon, Nîmes, Toulouse, nous nous dirigeâmes vers l'ouest des Pyrénées. Enfin, après trois jours et nuits d'un voyage sans soin et sans assez d'eau potable, le train de la malchance s'arrêta dans une gare dont nous ignorions le nom : Oloron Sainte Marie.

« Tout le monde descend ! ». Nous rassemblâmes nos affaires puis nous descendîmes. Il pleuvait des cordes et nous dûmes attendre devant la gare jusqu'à ce que tout le monde soit à peu près en ordre. Les gardes mobiles français, avec des camions, certains ouverts, d'autres fermés, nous attendaient. L'embarquement dans des camions d'accès difficile débuta aussitôt ; vieilles grand-mères, vieillards et enfants tout fût jeté comme des paquets dans les camions. Certains couchés, d'autres assis ou debout ; le trajet dura environ 14 km, sous l'orage et la pluie battante. Tout notre courage s'effondrait. Que nous réservait-on ? Où nous conduisait-on ? Sur chaque visage, on pouvait lire l'indicible : « Maintenant tout est fini ! ».

Après un virage dans cet environnement montagneux, apparut à nos yeux un camp constitué d'innombrables baraques : **le Camp de Gurs**. Nous nous demandions quel genre de camp de travail ce pouvait être. Soudain, un ordre : « Les hommes, descendez ! Les hommes uniquement ! ». Ma femme et moi nous nous regardions en cherchant de l'aide. Les hommes à peine descendus, le camion, chargé des femmes, se remit en route. Nous, les hommes, étions debout sous la pluie battante. Devant nous, à gauche et à droite, des baraques entourées de barbelés. Les gardes mobiles nous conduisirent derrière ses barbelés, dans les baraques.

Ce que nous vîmes nous démoralisa encore davantage : il y avait des dortoirs vides, comparables à de grandes niches pour chiens, mesurant environ 30 mètres de long sur 4 à 5 mètres de large. Nous devions nous choisir une place ; bientôt, notre baraque fut remplie d'environ 60 hommes âgés de 20 à 85 ans venant de tous les coins du Pays de Bade et du Palatinat. Peu à peu, les 25 baraques se remplissaient avec des êtres humains qui, il y a encore trois jours, vivaient tranquillement chez eux. **Nous étions internés**. Se plaindre ne servait à rien. Nous nous rendîmes tout de suite compte qu'à partir de maintenant, seuls le travail et notre vie en communauté pouvaient nous sauver.

Qu'est-ce-que le camp de Gurs ? Des baraquements composés de 14 îlots de 27 baraques chacun, chaque baraque contenant 60 personnes serrées les unes contre les autres. Les baraques se trouvent en rase campagne, construites sur de la terre glaise et entourées d'un environnement montagneux. Environ trente kilomètres plus loin, au sud, s'étend la chaîne des Pyrénées avec des sommets enneigés. Ce lieu était notre nouveau domicile où nous étions parqués derrière des barbelés, comme des animaux.

Le lendemain, sur ordre du commandement du camp, une direction composée de détenus fût mise en place pour chaque îlot. Cette direction d'îlot avait seule le droit de faire part au commandement des requêtes émises. Nous manquions de tout, de matelas, de couvertures, de traversins, et surtout de cuisinières dans les cuisines des îlots. Il n'y avait rien ; seulement d'immenses baraques traversées par les cinglantes tempêtes de Biscaye.

En sortant des baraques, on s'enfonçait à hauteur de chevilles dans une boue de glaise collante, et certains de nos compagnons d'infortune devaient être tirés de cette boue lorsqu'ils n'étaient pas en mesure de s'en sortir seuls. Les quelques habits que nous possédions se détérioraient d'autant plus.

L'alimentation était à l'image du camp : matin café, midi soupe, le soir thé ou café et, de temps en temps, soupe aux vermicelles. Pendant des mois ce fut notre ration quotidienne. De plus, on distribuait environ 2 kg et demi de provisions par jour, pour 7 détenus. Aussi longtemps que chacun eut ces provisions, tout se passa bien. Ensuite la disette s'installa. Chacun put mesurer ce que signifie la prière à Dieu : « Donnez nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ». Chaque miette, que ce soit de pain, de fromage, ou d'autre chose, même si elle était tombée dans la boue, était nettoyée avec soin puis mangée ou conservée.

Où étaient passés les femmes et les enfants ? Nous savions qu'ils se trouvaient aussi dans des baraques que nous espérions en meilleur état, mais notre déception fut grande. Lorsque les premiers d'entre nous visitèrent les baraques des femmes, un profond désarroi nous prit car leurs conditions étaient pires : les îlots des femmes étaient encore plus sales et les baraques dans un état encore pire que les nôtres. Femmes et enfants étaient à peine capables de traverser l'épaisse couche de boue. Je revis pour la première fois des parentes et des amies, salies, avec des visages aux traits cernés.

Nous ne pouvions parler à nos femmes, que surveillés par des gardes mobiles, derrière des barbelés, et seulement pendant cinq ou dix minutes maximum. Un coup de sifflet strident, et nous étions chassés sans ménagement. C'était là notre au revoir. Chaque jour amenait de nouvelles recommandations, de nouveaux ordres, mais aucune amélioration de nos conditions de vie. Dans notre îlot, des officiers français effectuaient un appel chaque matin à huit heures, mais par chance, après quelques minutes, c'était terminé. Dans l'ensemble, on peut reconnaître aux pelotons de surveillance française une certaine compréhension de notre situation.

La direction de l'îlot décida d'une sorte de règlement intérieur dictatorial pour prévenir des maladies, en composant avec le manque d'installation sanitaire. Mais un jour notre moral fut sapé par la rumeur selon laquelle d'autres îlots étaient contaminés par une épidémie. On nous appela pour les premiers enterrements et bientôt, devait naître une nouvelle communauté juive, mais une communauté de la mort pour laquelle fut ouvert un cimetière sur la commune de Gurs. Jour après jour, le nombre d'enterrements augmenta. Certains jours, il y avait 13, 17 et même jusqu'à 21 inhumations.

Ce qui s'est déroulé là de tristesse et de désespoir humain ne peut être mesuré que par ceux-là mêmes qui l'ont vécu. Lors de ces enterrements massifs, il arriva que l'on apprît, sur la tombe d'un proche, que d'autres parents allaient être aussi inhumés. Des parents âgés perdirent leur descendance, des enfants devinrent orphelins. 800 à 1000 Juifs du Pays de Bade et du Palatinat regagnèrent leur dernière demeure dans des assemblages hâtifs de planches qui comportaient de larges fentes, loin de leur ancienne patrie. Il n'y eut bientôt plus de baraques où une ou plusieurs personnes ne disent la prière Kaddish pour un proche. Mi-janvier, l'épidémie baissa d'intensité et la mortalité diminua à nouveau.

Malgré cette situation pitoyable, on trouvait du courage et de l'énergie pour se redresser. Lorsque l'on vit que notre détention allait durer, des baraques scolaires furent aménagées pour que les enfants suivent une éducation. Des enseignants bénévoles instruisaient, sans livres, aussi bien que possible. En même temps, les autorités du camp permirent aux enfants des sorties journalières dans les environs du camp. C'était, pour nous, derrière les barbelés, une joie de voir les enfants marcher, chantant leurs chansons dans les rues du camp. Avec le temps, on aménagea aussi une baraque de la culture, dans laquelle on parlait politique, judaïsme, économie, pour rendre notre existence plus supportable. La Chanukka débuta dignement et, quelques fêtes amenant de la joie, comme les anniversaires et les noces d'or, eurent lieu. Deux Bar-Mizwas furent célébrées dans des conditions inhabituelles.

Il y avait aussi des baraques pour malades ; lorsque je pénétrai la première fois dans celle de notre îlot, je fut tellement ébranlé par son état misérable que je ne pouvais me calmer. Les malades gisaient avec leurs habits, manteaux, chapeaux et bonnets sur la tête, sur des châssis en bois, renforcés par des fils métalliques et recouverts de paille. Pitoyables, ils avaient besoin d'aide, de médicaments et de remèdes qui ne pouvaient leur être accordés que peu ou pas du tout. Chaque patient se rendait avec répugnance dans cette baraque, appelée infirmerie.

Le travail dévoué des médecins et des infirmières ne doit pas être oublié. Dans ces conditions précaires, ils oeuvraient bénévolement, jour et nuit, à tenter de soulager tant de douleurs. Il faut rendre hommage à l'énergie obstinée de ces hommes et également celle des comités d'aide qui, en procurant des médicaments, des couvertures, de la nourriture, permirent une réorganisation de l'infirmerie.

Avec le temps, arrivèrent les premiers colis contenant des cadeaux et de l'argent. Ceux qui en recevaient pouvaient se procurer les articles de première nécessité à la cantine de l'îlot qui s'était créée entre temps. Dans les autres îlots, se trouvaient des réfugiés espagnols qui nous procuraient de la nourriture, à des prix d'ailleurs pratiquement inabordables. Seul un petit nombre pouvait s'approvisionner à cette source. Après un certain temps, cette aide fut interrompue à cause du rationnement qui se mit en place en France. A la place de cela, nous eûmes droit, dans nos baraques, à une invasion de rats et de souris. A mon départ du camp de Gurs, beaucoup de détenus m'ont demandé, au cas où j'arriverais outre-atlantique, de ne pas les abandonner et d'alerter les comités d'aide sur la situation épouvantable qui régnait dans le camp. Chaque somme d'argent, chaque paquet apporte un souffle, une lueur d'espérance à ceux qui sont encore à Gurs ou dans d'autres camps et c'est un devoir pour celui qui y compte un parent ou un proche, de l'aider, **avant qu'il ne soit trop tard.**

Max Dreifuss

Traduction: Jean-François MAVEL